

Le mandarin de Lang-tchéou, grand adorateur du dieu, avait offert aux prêtres le jeune Tchang-hao comme victime. Les bonzes l'avaient accepté avec joie ; et, cent jours avant la solennité, le mandarin avait conduit l'enfant à la pagode. Là, aux termes de la loi bouddhique, la victime devait se purifier de plus en plus afin de se rendre plus agréable au dieu. Pendant ce laps de temps, tenue au secret le plus absolu, elle devait se soumettre à un régime très sévère, s'abstenir de nombre d'aliments que les bonzes regardent comme impurs, et prier continuellement sur les cent huit grains du chapelet mystique de Bouddha.

Ce n'était donc pas sans terreur que le jeune Tchang-hao voyait s'approcher le jour fatal de la cérémonie. Depuis son incarcération forcée, il avait fait chaque matin une marque sur le rebord de son divan. Il venait d'en compter cent : c'était donc le jour de l'épreuve, le jour tant redouté.

Mais l'enfant peu à peu reprit ses sens. Debout devant le treillis qui servait de fenêtre à son réduit, il vit les premières lueurs de l'aube blanchir l'horizon. Devant lui s'étendait un étang. Les nymphéas bleus entr'ouvaient leur corolle, et la brise apportait vers l'enfant leur parfum sauvage. A demi-caché au milieu des roseaux, un héron lisait flegmatiquement du bec ses plumes rosées. Tchang-hao oublia un instant ses angoisses, et devant ce charmant petit coin du paysage il se prit à rêver.....

*
* *

La place qui s'étendait devant la pagode présentait une animation extraordinaire. Une foule de peuple, toujours grossissante, gesticulait, parlait, criait à qui mieux mieux. On aurait dit une ruche d'abeilles en pleine activité. Vers le milieu de la place, au centre d'un carré enclos de palissades, s'élevaient deux échelles écartées à la base et se rejoignant au sommet. Elles pouvaient avoir quarante pieds de hauteur. Leurs échelons étaient composés de longues et larges lames d'acier, polies et tranchantes comme un rasoir, posées perpendiculairement au plan de l'horizon. Les montants étaient garnis de banderolles de toile et de papier sur lesquels les bonzes avaient tracé des caractères magiques. Cet objet terrifiant était le

ont vu, de tous temps, une manifestation de la puissance de leur dieu. Or, ce Bouddha, qu'est-il, sinon une des formes variées sous lesquelles le démon se fait adorer par ces pauvres païens ? Rien d'étonnant qu'il cherche par des prodiges semblables à s'attacher de plus en plus ses victimes et à en faire plus aisément de nouvelles.

" Cette hypothèse est fort admissible, écrit le missionnaire précité. Dans ces régions où le diable seul est le maître et seigneur, nous voyons arriver des choses encore bien plus étranges."